

POUR NOS BÉBÉS

L'EMBARRAS DU CHOIX

Lorsque votre œil noir pétille
Devant tous ces beaux joujoux,
O brune petite fille,
Auquel d'entre eux rêvez-vous ?...

Serait-ce au grand bébé rose
Qui dit "maman," puis "papa,"
Et dont la paupière close
Demain bien sûr s'ouvrira ?
Serait-ce à pierrot qui glose
Ou bien au bel arlequin
Dont l'habit est, je suppose,
La reclame du destin ?...

Serait-ce à cette toilette
Toute velours et satin,
De la charmante fillette
Dont l'œil est vit et mûrin ;
Regardez bien sa dinette
(Elle reçoit ses amis)
Et sa vaisselle coquette
Est vraiment d'un goût exquis !

Mais voilà qu'une brayette
Vient, de sa plus douce voix,
Vous offrir de sa roulette
Les macarons et les noix,
On vient près d'elle, en cachette,
Pour tenter le sort caprin
Et se faire, à l'avenglette,
Servir par ce faux devin !...

Ah ! parmi tout de pralines,
De gros fruits au chocolat
Et de jaunes mandarines
Qui font palir le nougat,
On vous dit : "Choisis, minette,"
Mais grand est votre embarras,
Croyez-moi, de cette emplette,
Entant, ne vous chargez pas

Si j'étais à votre place,
Je voudrais dormir en paix,
Et, sans tenter pile ou face,
Voici ce que je ferais :
J'irais conter à ma mère
Tout ce que j'ai vu de beau,
Puis ensuite, en grand mystère,
À mon bon papa gâteau :

Cela fait, à la nuit noire,
Je pendrais mes deux souliers
(Vous connaissez bien l'histoire
Qui charme tous nos foyers) ;
Eh bien, toute confiante
Je les mettrais près du feu,
Et votre ruse innocente
Toucherait le cœur de Dieu :

Car l'enfant Jésus vous donne,
Quand gentiment vous priez,
Toujours, ma belle mignonne,
Bien plus que vous ne rêviez !

L'HIVER

REVE D'UNE PENSIONNAIRE

Il faisait bien froid ; le vent mugissait
à travers les arbres dépourvus de la cour.

J'étais dans mon lit bien chaudement
pelotonnée, et il me souvient que je mur-
murais une prière en pensant à tant de
pauvres petits enfants qui, moins heu-
reux que moi, souffraient et pleuraient à
cette heure.

Et il me sembla que je vis s'avancer
un vieillard courbé sous un lourd man-
teau de neige qui l'enveloppait ; il avait
une couronne de glaçons sur la tête, des bagues
de givre à chaque doigt et des lèvres bleues.

Et à mesure qu'il marchait, de son manteau,
de sa longue barbe, de ses mains, la neige tom-
bait à flocons, et autour de ma couchette elle
s'accumulait toute blanche.

— Qui êtes-vous ? criai-je, tremblante de froid
et de terreur.

— Ne t'effraye pas, ma petite, répondit lente-
ment le vieillard ; je suis l'Hiver, et je viens fai-
re ce soir mon entrée au pensionnat, pour aller
ensuite parcourir les rues et les autres demeures.

Tandis qu'il parlait, son souffle glacé arrivait
jusqu'à moi et me gelait. Je n'y pris pas garde
et me ressouvant de la prière que je faisais
pour les malheureux avant de m'endormir, je joi-
gnis mes mains grelottantes, et je lui dis :

— Oh ! puisque vous voilà, seigneur Hiver,
laissez-moi vous adresser une prière, elle n'est
pas pour nous, qui ne manquons ni de vêtements,

ni de feu dans nos classes, mais pour tant d'au-
tres qui manquent de tout. Seigneur Hiver, ne
soyez pas trop rigoureux.

N'écoutez pas celles qui demandent beaucoup
de neige pour étaler leurs belles fourrures.

N'écoutez pas celles qui vous demandent une
atmosphère bien piquante pour avoir la vanité de
faire de grands feux dans leurs cheminées et de
donner de brillantes soirées.

Songez au gatelas sans feu où travaille nuit et
jour la pauvre veuve courageuse.

Songez au lit sans drap où grelotte le vieillard
infirmes,

Songez aux pauvres poitrines qui toussent et
auxquelles le froid fait tant de mal.

Épargnez le petit enfant de la rue, qui vient
chanter sa chansonnette en tendant sa main gon-
flée et rougie par les frimas.

Épargnez les petits oiseaux du bon Dieu que
la froideur fait mourir.

Et le vieillard souriant me répondit :

— Hélas ! hélas ! enfant ma route est tracée,
et ma mission fixée d'avance : le grain de blé
m'attend pour mûrir sous la terre que je recou-
vre de neige ; l'arbre à fruit me réclame pour
faire périr les insectes qui, au printemps, dévo-
reraient ses racines ; l'atmosphère elle-même de-
mande que je la purifie des miasmes de l'été.

Et c'est pour réparer le mal involontaire causé
par mon passage que je suis venu auprès de toi ;
tu peux changer en joie les larmes que je fais
couler. Regarde.

Et sa main raidie tirant un rideau qui était
là devant moi comme pour cacher l'avenir, j'aper-
çus une profusion de choses brillantes ; livres,
jouets, bonbons, au dessus desquelles je lus ces
mots : *Étrennes pour les pauvres*.

Mais la cloche sonna, je m'éveillai en sursaut,
et ma première pensée fut celle-ci : *Oui, oui, je
partagerai mes étrennes du jour de l'an avec les
pauvres et les malades*,



Santa Claus.—Au revoir ! A l'année prochaine !